



N° SAU/123 - 12 décembre 1973

Observations sur la communauté musulmane de HAUTE-VOLTA et sur quelques aspects de sa vitalité actuelle

J. LANFRY

Le P. J. LANFRY, a eu l'occasion de reprendre contact, en février et mars 1973, avec la Communauté musulmane de Haute-Volta qu'il avait déjà connue auparavant, dans des rencontres avec quelques uns de ses membres, responsables à des titres divers devant cette Communauté ; dans le cadre modeste d'un gros village de brousse, à l'ouest du pays ; et plus longuement, en ville de Bobo Dioulasso, avec des lettrés engagés de façon ou d'autre dans les structures nouvelles de la Communauté. Il a extrait, pour Comprendre, d'un texte non-édité et trop développé pour être reproduit ici en entier, les observations essentielles qu'il a proposées en fin de voyage à la réflexion des chrétiens soucieux de rencontres avec les musulmans de ce pays, à l'heure actuelle.

Fréquents furent les témoignages recueillis au cours de ce voyage sur un réveil de la communauté musulmane de Haute-Volta ; les manifestations de sa vitalité naturellement retiennent l'attention. Ce n'était pas la première fois que j'entendais parler d'une certaine réanimation de la vie musulmane dans ce pays. Je pense que les témoignages furent cette fois-ci plus nombreux, plus explicites aussi, de la part de catholiques, de prêtres et d'évêques surtout, africains et étrangers. Il ne s'agissait pas, la plupart du temps, de réflexions de synthèse sur un faisceau de faits. On aurait aimé plus de précisions sur la portée des faits cités ou l'importance à leur accorder. C'était plus simple. On entend dire par exemple :

- Les musulmans s'organisent, et on sent que leurs communautés sont dirigées, animées. C'est nouveau.
- On a l'impression que les musulmans développent et modernisent les écoles de langue arabe et de l'enseignement religieux.
- Il semble que les musulmans soient plus fidèles aux prières canoniques communautaires dans les mosquées. On voit, en passant, plus de monde aux mosquées : les bicyclettes ou les motorettes rangées à l'extérieur des mosquées à l'heure de la prière sont plus nombreuses. Et ce ne sont pas des vieillards qui viennent à la mosquée sur deux roues.
- On répare ou on agrandit les mosquées (Ouagadougou, Kaya, Koudougou, Bobo), ou on en construit de nouvelles dans les quartiers récemment bâtis (Bobo).
- Ici ou là (Bobo, Kombisri ou ses environs immédiats) on signale la présence des réformateurs puritains Wahhabites, aisément repérables dans leurs quartiers, au voile imposé aux femmes. On nous dit que l'opinion musulmane se divise à leur sujet ; des réactions se manifestent contre leur

style de vie outrancier, voire fanatique, qui répugne aux Mossis et aux Africains. Même genre de réaction à l'égard des membres de la confrérie hammaliste ou des "onze grains".

- La secte missionnaire Ahmadiyya est entrée ouvertement en Haute-Volta, venue du Ghana (où elle était implantée depuis 1921).
- L'administration des Postes de la République de Haute-Volta a émis dans le courant de l'année 1972 une série de deux timbres "poste aérienne" : un représente une miniature égyptienne (datée de 1354 : les Hérons) avec cette inscription coranique en arabe : khalafa Llahu ma châ', et la traduction : Dieu crée ce qu'il veut. L'autre reproduit la première page d'un Coran enluminé avec la sourate Fâtiha. On imagine difficilement un geste de cette sorte, si modeste en lui-même, il y a seulement dix ou quinze ans.
- Au moment où j'arrivais en Haute-Volta, l'opinion des catholiques était remuée par un événement récent, ou plus exactement prêtres et évêques me mentionnaient cet événement comme une préoccupation : on parlait avec plus ou moins de précisions, de l'offre faite à la Haute-Volta par l'Égypte (soutenue par le Président de Libye) d'une subvention importante : elle serait accordée à la condition qu'un tiers soit consacré à la fondation d'un Centre d'Études musulmanes. Le Gouvernement n'avait pas encore donné sa réponse. L'un ou l'autre des Ministres avait réagi en faisant valoir la laïcité constitutionnelle, fondement de la liberté de pensée et de l'autonomie des diverses confessions représentées en Haute-Volta.

On sait, parmi les catholiques, que la communauté musulmane voltaïque s'est organisée. On sait moins bien comment s'est fait ce renouveau, et il semble qu'on en saisisse mal les intentions. Plus d'une fois ceux qui en parlaient paraissaient redouter surtout un accroissement d'influence politique et d'efficacité, favorisant le développement de l'emprise religieuse de l'Islam, au détriment de l'Église catholique, et de son influence¹.

Ce rapport n'a pas du tout pour intention de répondre à tant de questions si diverses, ni d'apporter des précisions sur tous ces points, ni de définir la Communauté, ou sa structure, ou ses intentions. Je n'ai pas fait d'enquête. Ce n'est pas après un séjour aussi court que je pourrais me permettre de présenter une étude fouillée.

Mais, des faits observés, des rencontres avec des musulmans qui ont bien voulu me recevoir, de quelques papiers aussi, documents divers, écrits en arabe ou en français, j'ai tiré une impression d'ensemble. De là est sorti ce rapport que je livre à la réflexion des chrétiens et des responsables de l'Eglise. Plusieurs m'ont dit leur souci pastoral de faciliter les rencontres entre chrétiens et musulmans ; ils souhaitent d'être aidés à connaître avec objectivité et sympathie quelque chose des réalités musulmanes, telles qu'elles se manifestent actuellement.

I - La "Communauté musulmane de Haute-Volta". Une structure.

Elle est légalement constituée depuis 1962. On trouvera des indications intéressantes sur les circonstances et les intentions qui ont été à l'origine de cette création dans l'Annexe II de l'étude de R. Deniel "Islam et Christianisme à Ouagadougou" (*Recherches voltaïques* 14, 1970), p. 322 et sq.

"Elle est apolitique, écrit un des vice-Présidents, ses activités sont essentiellement religieuses et éducatives. Elle calque sa ligne de conduite religieuse sur l'opinion modérée des premiers compagnons du Prophète, s'abstient de tout excès et de toute innovation en matière de religion"².

Le même document exprime l'espoir d'une efficacité plus large que le seul objectif religieux : "La masse musulmane voltaïque unie, organisée, hiérarchisée, ne sera-t-elle pas un remarquable atout dans la recherche de l'unité et de la construction nationales ?"

¹ D'autres parmi nos confrères sont beaucoup mieux informés et conscients de l'actualité. Je le dirai en citant le compte-rendu de la réunion tenue à Koudougou en mai 1972.

² Document dont l'auteur est un des vice-Présidents de la Communauté ; il retrace son histoire et décrit son organisation.

Depuis plusieurs années, des notabilités musulmanes de Ouagadougou, voyageant à travers le pays, ou à l'étranger, avaient pris conscience de la faiblesse de l'Islam et d'une grave indigence de structure de la communauté musulmane de Haute-Volta. La capitale de ce pays manquait d'une grande mosquée digne de ce nom et qui fût le symbole de l'unité musulmane voltaïque, le lieu où elle pourrait le mieux se manifester. C'est à ces notabilités de Ouagadougou qu'il revenait de prendre la tête de la communauté nationale et de la regrouper pour lui permettre de s'affirmer. Le document cité reconnaît que l'exemple de la communauté musulmane de Bobo-Dioulasso, et sa cohésion ont suscité un esprit d'émulation, et provoqué l'initiative des responsables de Ouagadougou. Dès 1952 on se préoccupe activement de la construction d'une mosquée. C'est en 1958 qu'est constituée l'Union Culturelle Musulmane de Ouagadougou. Deux ans après la proclamation de l'indépendance nationale, la structure de la Communauté Musulmane de Haute-Volta est mise en place.

La C. M. H. V., d'après les Statuts officiellement déposés, est ainsi ordonnée :

- Une organisation centrale, soit : un Comité directeur, un Conseil d'administration, et l'assemblée générale.
- Des organisations régionales constituées par les Comités Régionaux, munis d'un Bureau de direction et d'exécution. On trouve les Comités Régionaux au niveau des chefs-lieux de cercles et de subdivisions administratifs.
- A la base, les comités et sous-comités locaux encadrent les communautés villageoises.

Un bulletin photocopié, dénommé "*Le Soleil de Haute-Volta*", dans son n° 30 du 3 avril 1972, rendait compte de l'Assemblée générale de la Communauté qui venait de se tenir du 27 au 30 mars. Le thème général de l'unité religieuse de l'Islam est repris comme un idéal à poursuivre ; et aussi celui de la contribution de la communauté au développement du pays.

En outre il semble qu'on ait accordé dans cette Assemblée une attention particulière à un point qui touche à la réputation de l'Islam en Haute-Volta et à son honneur, aussi bien qu'à la responsabilité d'exemple des maîtres spirituels de la communauté. Il s'agit du comportement des "marabouts". Une vigoureuse sermon est adressée sans ménagements aux marabouts, "aux faux marabouts", pour leur rappeler en propres termes, qu'ils sont "des responsables spirituels" dont le guide n'est rien autre que le Livre saint, le Coran. Avertissement aussi aux mauvais pèlerins qui se parent de leur titre pour y trouver matière à profit matériel. Rien de plus précis ne semble ressortir de cette Assemblée annuelle.

II - Un Congrès et un Comité.

Beaucoup plus intéressant nous paraît être le Premier Congrès du Comité culturel et de la Jeunesse Musulmane qui s'est tenu à Ouagadougou les 27, 28 et 29 mai 1972.

Inauguré par un discours du Président de la Communauté Musulmane de Haute-Volta, il a pour premier résultat pratique la création d'un Comité Culturel et de la Jeunesse musulmane, comité qui est "partie intégrante de la communauté..." : il possède son organisation propre et fonctionne de façon autonome" (Règlement intérieur).

Le Comité est administré par un Bureau National élu pour deux ans : un responsable adjoint double le responsable en titre dans la plupart des charges, sauf celle de président. Il est prévu que le bureau se réunit en session ordinaire deux fois par mois.

Des sous-comités régionaux et locaux seront créés aux lieux où existent des Comités régionaux et locaux de la Communauté.

Un Directeur culturel, aidé d'un adjoint, "est chargé de l'animation culturelle. Il prépare et organise les journées d'études, s'occupe de la rédaction et de la parution des périodiques, brochures et tous autres documents".

Le Président élu est actuellement le Docteur Balla TRAORE, dont j'ai entendu louer l'ouverture d'esprit et l'affabilité par des membres de la hiérarchie catholique. J'ai personnellement rencontré à Bobo Dioulasso en deux occasions, le Directeur Culturel adjoint. Il est directeur d'une

école arabe de la ville, et sa modestie n'a pas empêché de me faire une excellente opinion de sa culture arabe. Lui aussi se montre très ouvert et disposé au dialogue.

Les articles 4 et 5 du Règlement Intérieur définissent les buts que se propose le Comité et les moyens prévus pour les atteindre. Il s'agit d'ouvrir la culture islamique à l'ensemble de la communauté voltaïque", et de rendre possible aux membres une meilleure connaissance de leur Foi. Négativement, on veut "débarrasser l'Islam des influences et pratiques... étrangères aux préceptes du Coran, on veut combattre l'ignorance en matière de religion... Positivement, l'enseignement et la culture qu'on entend offrir à la jeunesse visent à "la culture et à la formation de l'homme".

Des outils prévus pour réaliser ce large programme : des centres culturels islamiques, des bibliothèques, des librairies-papeteries ; des médersas modernes d'enseignement primaire et secondaire, dont la qualité doit rendre possible leur reconnaissance d'utilité publique ; des cours du soir pour les adultes etc...

Je relève dans les actes de ce Congrès deux paragraphes du discours d'ouverture prononcé le 27 mai 1972 par le Président de la Communauté musulmane : "La tradition, si magnifique soit-elle, ne suffit pas, même en matière religieuse. Il faut ouvrir l'esprit et le cœur à la compréhension et à l'estime des autres, à la coopération pour l'édification d'un avenir meilleur".

"La culture, c'est aussi l'entretien permanent et le développement harmonieux de toutes les facultés et potentialités humaines... Connaissance et développement sont les deux vocations caractéristiques de la culture, comme elles traduisent aussi les deux aspirations essentielles de la jeunesse... Jeunes musulmans, vous êtes les jeunes et nobles espoirs de l'Islam voltaïque et votre devise doit être : Dieu, le Prophète Mohammed et votre Patrie".

A quoi répliquait le Docteur Traore dans l'allocution de clôture : "Vous avez compris que chaque religion et la nôtre en particulier doit s'inscrire dans l'Évangile des temps nouveaux. C'est là une preuve de maturité et d'intelligence".

Des motions et des résolutions ont été présentées en conclusion de ce Congrès du Comité culturel et de la Jeunesse musulmane. Ces conclusions, qui se veulent concrètes comme des consignes d'action, manifestent un esprit et des aspirations qui méritent d'être relevés. On y saisit quelque chose du sens du mouvement qui anime en ce moment la communauté musulmane.

Les congressistes ne se proposent pas de buts politiques. Il s'agit d'un regroupement organisé des croyants à qui l'on demande "d'œuvrer avec... abnégation à l'unité et au renforcement de notre religion dans un souci de tolérance et de justice sociale". On remarquera la modération des intentions qui excluent tout esprit de combat, de rivalité, et qui sont dans le ton des premières prises de position de la Communauté voltaïque lors de sa constitution. Ce n'est pas théorique, il faut le souligner, ni clause de style : l'esprit de tolérance dont on se réclame est incompatible avec certains comportements de groupes sectaires musulmans, on en reparlera plus loin.

La Commission dite "de l'enseignement, de l'éducation, de l'information et de la presse" a exprimé sa préoccupation majeure que "soit renforcé l'enseignement de l'arabe... impératif inconditionnel, car plus de 30 % de Voltaïques sont musulmans. L'arabe n'est-il pas la langue du Coran ?" On déplore le petit nombre d'élèves des quelques médersas qui étudient vraiment l'arabe. Le texte en énumère sept. On ajoute ce considérant : "tout comme le français, l'arabe littéraire est un puissant moyen de communication, un véhicule de pensées et d'éducation. Dès lors cette langue peut être utilisée pour alphabétiser les masses rurales".

Ce point de vue est nouveau, original : en Haute-Volta, l'arabe n'est pas langue officielle ; elle est essentiellement langue religieuse, du culte musulman et des études religieuses.

Non moins nouveau est le point de vue exprimé par le Congrès dans sa résolution sur l'enseignement de l'arabe :

"Considérant que l'enseignement d'une langue n'implique pas nécessairement l'introduction de la religion de cette langue... la commission demande... qu'une distinction soit faite entre l'enseignement de la langue arabe et la pratique religieuse".

On croit comprendre, malgré la maladresse de l'expression, que le Congrès entend exprimer l'intérêt qu'il accorde à la langue arabe et à son enseignement en distinguant soigneusement :

- la valeur de cette langue comme instrument de culture générale et de communication sociale, et d'abord comme outil de base d'alphabétisation,
- et d'autre part sa valeur d'instrument privilégié de la culture religieuse musulmane.

Cette deuxième proposition ne fait pas question, et justifie pleinement les projets de développement d'un enseignement arabe qualifié. On reste surpris, sinon décontenancé, de l'allure paradoxale de la première quand il s'agit précisément de l'alphabétisation de la Haute-Volta. On voit mal qu'une telle ambition réussisse à retenir l'attention des populations voltaïques : l'arabe leur est une langue étrangère, sauf pour les musulmans, les lettrés surtout qui lui gardent le rang prestigieux de langue sacrée.

Reste que la Haute-Volta est un État dont la Constitution est basée sur un principe général de laïcité. Il est alors parfaitement compréhensible que les promoteurs de l'enseignement de la langue arabe se préoccupent de formuler des arguments d'ordre profane, non confessionnel, avec l'intention d'aboutir à l'introduction de la langue arabe dans les programmes officiels de l'enseignement public : ou du moins d'aboutir à la reconnaissance officielle des écoles qualifiées pour l'enseignement de cette langue.

J'ai eu plusieurs occasions de contacts avec des écoles d'enseignement de l'arabe au cours de ce voyage, et j'en ai rapporté quelques observations éclairantes.

La Commission du Congrès pour l'enseignement, l'éducation et l'information s'est aussi intéressée à l'éducation par Radio. Du compte-rendu officiel, je citerai seulement le texte d'une recommandation pratique.

"Considérant que certaines informations radiodiffusées par la Communauté musulmane sont souvent confuses sinon contradictoires, (la commission) recommande la mise en place d'une commission de censure chargée de vérifier l'authenticité des informations par rapport aux vérités du Coran et des Hadis (sic) du prophète".

Ces émissions radiophoniques de la Communauté musulmane sont faites en dioula, en moré et en peul. La même commission a exprimé le souhait que pour compléter le rayonnement de ce moyen puissant d'éducation religieuse, soit créé un journal rédigé en arabe et en français, "organe mensuel de liaison" qu'on pourrait intituler "Voix de l'Islam".

Pendant mon séjour à Bobo Dioulasso, j'ai rencontré deux directeurs d'écoles privées de langue arabe, qui tous deux assurent des émissions radiophoniques en langue dioula. L'un d'eux fut le traducteur en dioula du Message d'amitié adressé par le Secrétariat romain pour les Non-Chrétiens au monde musulman dans l'occasion de la Fête de clôture du Ramadan 1972.

La Commission des Affaires Sociales a fait, pour sa part, plusieurs recommandations dont la portée pratique, mais aussi la nouveauté et l'esprit dont elles témoignent, méritent qu'on les signale. Ces propositions s'adressent aux responsables de la Communauté musulmane.

"Que la Communauté Musulmane de chaque région de la Haute-Volta organise des visites quotidiennes dans les Hôpitaux et Prisons pour relever le moral des patients.

"Le don du sang étant un acte de charité, que tout bon musulman accomplisse cet acte avec bon cœur et qu'une éducation soit entreprise au niveau des jeunes pour leur faire comprendre l'importance de ce geste".

On veut en même temps agir énergiquement pour extirper des tares qui blessent l'honneur de la communauté musulmane et sont contraires aux bonnes mœurs comme à la loi de solidarité dont se réclament les considérants préliminaires :

"Mettre fin à l'état de mendicité chronique" qui est le fait des jeunes élèves des

écoles coraniques (les "garibous")... que "des mesures soient prises au niveau de chaque famille et maître coranique pour que leurs enfants cessent de parcourir les rues et les maisons dans l'idée de mendier".

"Que le mariage forcé soit exclu de la Société Voltaïque".

On aurait envie, trop facilement peut-être, de faire remarquer qu'il ne s'agit là que de vœux et de belles résolutions. Je crois qu'il convient plutôt de se féliciter de telles ouvertures vers un progrès social dont la foi religieuse inspire la formulation publique, à l'encontre de tout un puissant courant traditionnel³.

Une appréciation catholique venue de Haute-Volta :

C'est aussitôt après ce Congrès que la Réunion de la Commission catholique voltaïque chargée de la relation avec les musulmans (30 mai 1972), écrivait dans son compte rendu : "Grâce au dynamisme de la communauté musulmane voltaïque, qui cherche à donner à l'Islam un visage plus en accord avec la mentalité moderne et avec les principes religieux de l'Islam... l'Islam voltaïque semble avoir conscience de l'importance que revêt pour le dynamisme d'une religion le niveau culturel atteint par elle. Il semble que nous soyons à un tournant de l'histoire de l'Islam en Haute-Volta. L'image du marabout traditionnel et ignorant veut être dépassée pour laisser la place à un Islam plus conscient de son rôle religieux, social et culturel au sein de la République voltaïque. Il est très important pour nous chrétiens de suivre cette évolution, pour être prêts à dialoguer avec un partenaire qui cherche sa propre voie".

III - Quelques observations sur l'Islam en Haute-Volta, et sa vitalité actuelle.

La création de cette structure nationale de la Communauté musulmane, la tenue du 1^{er} Congrès du Comité culturel et de la Jeunesse de Haute-Volta sont en eux-mêmes des faits significatifs de l'Histoire contemporaine de la Haute-Volta. Même si ces institutions encore très jeunes n'ont pu faire beaucoup plus que de se donner un programme et proclamer leurs intentions, cette nouveauté touche l'opinion musulmane, et je l'ai écrit en commençant, l'opinion chrétienne également.

Mais un tel mouvement ne s'est pas produit tout d'un coup, comme une éclosion inattendue. Un mûrissement s'est silencieusement préparé. L'Islam voltaïque n'était pas fait (ou n'était pas encadré) que de "faux marabouts". Ceux-ci étaient déjà repérés sévèrement, et parfois durement dénoncés à l'opinion publique, comme le firent une série de films africains récents présentés au 3^{ème} Festival panafricain du Cinéma de Ouagadougou (mars 1972). C'est pourquoi, il ne serait pas suffisant pour comprendre l'effort actuel de l'Islam en Haute-Volta de méditer sur les comptes-rendus et les textes des projets de la Communauté. A travers tout le pays, on peut rencontrer, déjà en place, les éléments d'un encadrement des communautés citadines et même villageoises dont nous ne soupçonnons, nous chrétiens, ni la dimension de leur culture arabo-islamique, ni même parfois la qualité de leurs soucis pastoraux, si l'on me permet d'emprunter cette expression à un contexte ecclésial nettement différent, bien entendu.

Je n'ai pas eu l'occasion de visiter les médersas reconnues par la Communauté. Mes rencontres se situent dans l'Ouest-Volta, hors du pays mossi, précisément dans la région de Dédougou, et en ville, à Bobo-Dioulasso. Je les rapporterai avec quelque détail. C'est, je crois, par le détail des observations qu'on peut saisir les valeurs cachées sous d'humbles réalités ; elles ne se manifestent pas d'ordinaire au non-musulman. Elles ne se révèlent en tout cas qu'à ceux qui ont fait l'effort de rejoindre les musulmans dans leur culture propre. C'est par cette porte-là, je n'en connais pas d'autre, qu'on peut pénétrer jusqu'aux sources de la vitalité de la foi musulmane, et de sa transmission, foi conservée aussi fidèlement jusqu'à nos jours, en dépit de tout ce qui aurait pu la tuer : les tares trop bien connues de ces "faux marabouts", mauvais bergers, charlatans exploités qui s'imposent, durent et règnent par la

³ Un correspondant me signale que "*Carrefour africain*", de Ouagadougou, publie dans sa livraison du 7 avril 1973, une brève interview intitulée : "L'école coranique à Ouagadougou". L'auteur qui signe "un observateur", achève son article par ces réflexions :
"... peut-on dans des conditions pareilles apprendre à lire et à écrire l'arabe ? A répéter les versets du Coran ? C'est difficile... Les maîtres des écoles coraniques feront un effort pour supprimer de leur programme la mendicité qui n'est autre qu'un apprentissage à la paresse et au vol".

peur, ceux-là justement que les cinéastes aussi bien que la Presse et les responsables de la Communauté dénoncent à l'opinion publique aujourd'hui.

Quelqu'un me suggéra d'aller saluer avant mon départ l'Imam de la mosquée (majeure) du quartier Hamdallaye (à Bobo-Dioulasso), tout près de notre cathédrale : "il entendra parler de vos rencontres avec des musulmans instruits de la ville, me dit-il, et s'étonnera que vous ne soyez pas venu à lui. C'est à sa madrasa que l'un ou l'autre grand séminariste vient chaque semaine donner des leçons élémentaires de français. Il connaît bien le Recteur du Séminaire". J'accepte volontiers la proposition.

... C'est à son père, le fondateur-constructeur de la mosquée proche qu'il doit sa culture arabe, nous dit-il. Il l'instruisit lui-même. Puis il l'envoya étudier à Tombouctou. Je lui demandai ce qu'il savait et pensait de l'enseignement qui se donne à Djenné. Selon lui, l'enseignement est plus fort à Tombouctou pour la langue ; mais à Djenné on étudie mieux le Coran.

Comme je lui disais que j'avais eu l'occasion d'observer un certain développement des études arabes et religieuses en Haute-Volta, il m'expliqua ceci :

C'est dans les années 1945-1946 qu'un renouveau des études s'est manifesté dans nos pays. En plusieurs points, des hommes instruits fondèrent des médersa-s ; il cite la sienne, et celle d'un Touré de Ségou. Y eut-il un plan concerté, ou ces fondations sont-elles des entreprises fortuites de quelques lettrés réalistes ? Il ne le dit pas : "Nos élèves les meilleurs se sont dispersés et sont allés porter la science à travers le pays". Je ne doute pas que le fait soit plus complexe. Reste qu'à son avis, bien avant l'institution de la Communauté, diverses initiatives avaient déjà commencé à répondre au besoin de redonner aux croyants des guides instruits⁴.

IV - Conclusion.

En ces pays, en Haute-Volta précisément dont je traite dans ce rapport, nous avons été amenés à constater combien pour l'ordinaire nous ignorons les dimensions exactes de l'imprégnation musulmane. En réalité, nous vivons dans un monde, et eux dans le leur. Le nôtre, c'est sans doute le monde chrétien, celui de notre Foi et de toutes ses implications dans la vie africaine d'aujourd'hui. C'est en même temps, le plus souvent, le monde de la culture occidentale qui s'impose de plus en plus par le moyen des techniques rationnelles, séduisantes, fécondes en rendements utiles. Il y a, d'autre part, ce monde musulman bâti sur une tradition religieuse forte d'une Foi bien transmise, mais figée dans son expression. Certains ajouteront aussitôt : tellement figée qu'elle meurt de son fixisme, et qu'elle n'intéresse plus la jeunesse. Il serait facile, en effet, de ramasser des témoignages dans ce sens. Mais il est tentant d'en conclure que l'Islam n'a pas d'avenir parce que la jeunesse n'en veut plus.

Un tel jugement est déjà une interprétation, et même une thèse, ou si l'on veut, un choix fait parmi les réalités qui sont loin d'être aussi simples.

Nous n'avons pas à choisir. Si nous sommes à leur service (si nous prétendons leur offrir notre service désintéressé), il nous faut les connaître comme ils sont, comme ils prétendent et veulent être.

Faut-il souligner que c'est des musulmans comme tels que je me préoccupe, et de la communauté où ils vivent, dont ils vivent. J'entends bien qu'il y a de jeunes musulmans qui, faute de trouver dans les guides spirituels de l'Islam et leur enseignement ce qu'ils attendent pour leur vie personnelle, se désintéressent de leur tradition. Les "modernisants" cultivés en français, ou ailleurs en

⁴ On pourra comparer ces informations sur l'effort de culture arabe inauguré dans ces années avec l'étude de M. B. Bichon sur : "Les Musulmans de la subdivision de Kombissiry" (in : *Notes et études sur l'Islam en Afrique noire*, CHEAM, éd. J. Peyronnet, 1962, p. 78 à 102). L'auteur présente (p. 97 et sq) deux musulmans lettrés qui commencèrent leur enseignement dans les années 1951 et 1952. Ces dates correspondent assez bien avec celles que nous a données l'Imam de Hamdallaye. M. Bichon écrit à propos de l'un des deux maîtres, Souleyman Derra : "son enseignement dépasse le cadre d'une simple école coranique. C'est un embryon de foyer culturel où sont donnés des éléments d'études islamiques supérieures... une vingtaine de marabouts suivent ces cours de perfectionnement... aspect nouveau que peut prendre, dans l'immédiat, l'Islam mossi... Son évolution doctrinale, son enseignement rénové, sont les signes d'une manifestation de travail en profondeur et d'une vitalité nouvelle". Même si, à y regarder de près, il ne s'agit pas "d'études islamiques supérieures" à proprement parler, il est clair qu'on a affaire dans ces écoles à une formation religieuse qui dépasse de loin le "par cœur coranique", objet de critiques fréquentes.

anglais, et formés aux sciences ou aux techniques occidentales, mais qui ignorent à peu près tout de la tradition musulmane, sont-ils encore musulmans ? Oui, sans doute, car c'est eux qui se disent musulmans ; et je ne suis pas juge en la matière. Ils constituent déjà, en tout cas, un trait d'union entre leur société traditionnelle et un monde nouveau, citadin surtout, bien africain certes, mais décentré par rapport à la communauté musulmane. Ces gens-là ne sont plus capables d'aucun apport à la communauté, ni à sa Foi, pour l'entretenir, la transmettre et en vivre. Ils sont à la lisière de deux mondes.

On comprend l'intérêt de leur position, et aussi qu'on souhaite un contact amical avec eux.

Mais s'il s'agit de connaître le monde musulman voltaïque et d'en approcher pour le comprendre en lui-même, ceux-là risquent de nous conduire hors de la question.

J'entendis peu après mon retour à Rome, en fin mars, cette remarque d'un islamologue professeur à l'Université de Paris : "J'ai quelques élèves, chaque année, qui viennent d'Afrique occidentale et qui se joignent à mes autres élèves dont la plupart sont maghrébins. Les premiers sont plus forts, ordinairement, dans leur connaissance de l'arabe littéraire, et peut-être même des bases classiques de la doctrine, que les seconds". Ceux-là aussi sont des jeunes ; mais eux restent présents dans leur communauté de Foi.

Il y a, surtout, ce réveil communautaire musulman, et cette structure nouvelle de la C.M.H.V. , décrite ci-dessus. Comme ces tiges ligneuses qu'on trouve au désert, qui courent en sous-sol longtemps invisibles, et d'un coup manifestent en surface un foisonnement de jeunes tiges vertes, la vitalité de l'Islam semble se révéler soudainement. Mais j'ai fait remarquer qu'il ne s'agit pas de génération spontanée. La fidélité prolongée à la tradition culturelle arabo-religieuse, à travers toute l'Afrique occidentale, rend compte pour une grande part, je crois, de la santé vigoureuse de l'Islam en ces pays. Elle a rendu possible le renouveau que nous constatons. On peut penser que sans ces lettrés gardiens zélés de la tradition et de la Foi, toute vie religieuse aurait dû depuis longtemps s'effondrer d'un Islam dont il nous est si facile de repérer d'autre part les faiblesses, le manque de consistance communautaire, et les tares.

Si les faits de vitalité que j'ai rapportés sont, à mon sens, saisissants, les signes de scléroses ne le sont pas moins ; et les tares sont parfois accablantes. Les musulmans les connaissent mieux que nous. J'en trouve la preuve dans certaines des recommandations faites en conclusion du Congrès du Comité Culturel et de la Jeunesse musulmane qu'on a citées plus haut. Parce qu'ils ont le souci d'un renouveau authentique, ils veulent sincèrement purger la société musulmane d'une dégénérescence de la Foi, de déviations bien repérées, et de leurs causes.

On l'a déjà dit : la Communauté nouvelle s'en prend vigoureusement aux responsables, marabouts et chaykhs qui abusent de l'autorité morale que leur confèrent la tradition et la crédulité populaire. Il s'agit de gens cupides qui s'imposent par la crainte et les pratiques charlatanesques. Ils sont partout, et encore influents. Quelques-uns ont une renommée étendue, tel ce chaykh, de la confrérie Hammaliyya qui domine le Yantenga à partir de sa résidence de Rahmatallaye, à quelque 20 km de Ouahigouya. Mais ils sont connus pour ce qu'ils valent. On me disait, à Tikare, que le Chaykh local (à Tyonsgho, si j'ai bien entendu) s'est désolidarisé complètement du premier qui fut son maître ou son "supérieur". Délibérément, je n'ai pas cherché à rencontrer ce genre de "faux-marabouts". A quoi bon ? Je crois que leurs jours sont comptés, et que maintenant les populations, la jeunesse instruite en particulier, ne les tolérera plus. Je ne le dis pas en l'air ; il y a trente ans ce genre de faux marabouts était la plaie de pays entiers, au Maghreb par exemple. Pour le plus gros au moins, cette plaie a disparu.

Les responsables nouveaux ont aussi conscience qu'une des faiblesses les plus graves, c'est l'ignorance : ignorance de la Foi, de la Tradition, dans le peuple, la jeunesse et les "marabouts". Un confrère, un ancien de Ouahigouya, me donnait ses impressions sur le monde musulman de la ville qu'il fréquente depuis longtemps : "une ignorance effrayante, qui fait peine. L'enseignement religieux est faible, très faible". Il en fait l'expérience avec les jeunes musulmans et musulmanes élèves d'un collège où il donne quelques cours. Et il ajoutait : "Si les responsables de la communauté musulmane n'y portent remède, la jeunesse musulmane que je connais n'acceptera plus l'Islam dégradé que lui présentent les chefs religieux. Elle voudra une purification, ou bien elle abandonnera et se détournera".

La Communauté, telle que nous la voyons dans son effort d'assainissement et de rénovation, s'est donnée pour premier objectif cette renaissance de la culture religieuse par le moyen d'études bien

faites, conduites par des maîtres compétents. Elle entend développer l'étude de la langue arabe ; et nous avons constaté qu'ici ou là elle paraît bien savoir en prendre les moyens efficaces. Et qui plus est, on présente la langue arabe comme langue de culture universelle, dont l'intérêt n'est pas seulement qu'elle est la langue religieuse, et celle du Livre. On disjoint le point de vue culturel du religieux.

Quoiqu'il en soit de cette perspective assurément nouvelle et de ses chances d'être retenue par les responsables de l'enseignement public, on comprend qu'il s'agit de raviver la vigueur de la Foi, en développant convenablement l'instruction religieuse.

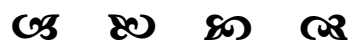
La communauté, dans son Comité Culturel et de la Jeunesse, manifeste d'autres préoccupations pratiques, très dignes d'intérêt parce qu'il s'agit de gestes de solidarité sociale, de générosité, comme le don du sang, par exemple. Ces gestes sont sans doute aptes à toucher la jeunesse. Une résolution concerne le sort de la femme, et en fin de compte le respect de la femme. De telles orientations donnent à réfléchir, et suscitent de l'espoir : il est important, peut-on penser, qu'ils prennent d'eux-mêmes les initiatives, même si elles n'en sont encore qu'au stade du vœu. Par elles, ils tendent à rejoindre les problèmes de l'heure, alors qu'un reproche grave leur a été souvent fait : de ne se soucier que d'enseignement traditionnel hors du temps, hors des problèmes actuels, et de l'étude du texte arabe du Coran que personne ne comprend.

Ce rapport ne prétend pas aboutir à une conclusion pastorale. Il s'agissait d'ouvrir les yeux sur les réalités musulmanes de Haute-Volta. Elles ne se révèlent pas au premier coup d'œil, ni même après une longue présence à côté des communautés citadines ou villageoises. Il y a un certain seuil à franchir pour arriver à découvrir ce monde et ces réalités. Le contact est possible. C'est si vrai que si nous donnons aux Musulmans cultivés l'évidence que nous les avons rejoints, il se fait comme une ouverture dans l'échange, on aboutit vite à un dialogue. Quand ils découvrent que nous parlons le même langage, je ne veux pas dire seulement la langue arabe, mais que nous avons quelque connaissance des notions théologiques musulmanes, de leurs traditions, des auteurs classiques en sciences religieuses, c'est d'abord une grande surprise. C'est la découverte d'une démarche dont ils n'ont pas eu l'expérience jusqu'à présent. Ils interrogent ; comment étudiez-vous ces choses ? Quand on leur a expliqué l'existence d'un centre d'études comme l'Institut Pontifical d'Études Arabes (IPEA), de Rome, son programme, le genre de textes et de travaux qu'on y aborde, c'est quelque chose comme de la sympathie confiante, un intérêt nouveau, qui apparaissent ; ce ne sont que des commencements : mais un souhait s'exprime : "ah ! si vous habitiez ici, on pourrait chaque jour se confronter" me dit l'un, en propres termes. Ou bien : "reste avec nous, pour nous faire connaître ce que tu as appris" ; ou bien : écrivez-moi en arabe et en français l'adresse et le titre de votre Institut à Rome". C'était à Ségou que l'on m'exprimait cette demande chez le Chaykh Madani Tall, le responsable de la Tijaniyya. C'est un homme qui, déjà âgé, reste un maître enseignant des disciples. Déjà instruits, ils viennent profiter de sa science religieuse, et recevoir communication de la tradition musulmane avec, par exemple, le commentaire d'un traité de sciences religieuses. Les disciples assis devant le Maître à Ségou, étaient des hommes de 25 à 35 ans.

Les lettrés, les hommes de sciences religieuses ne sont pas à eux seuls toute la communauté musulmane. L'Islam est vivant aussi par ses fidèles. Il y a en Islam, comme en toute société sacrée, des simples, des "rudes", qui ont une Foi vive ; ils sont parfois des témoins remarquables et des "transmetteurs" valables de cette Foi. Les contacts avec la vie religieuse de l'Islam, l'ouverture du dialogue amical, sont souvent plus faciles et plus féconds avec les simples qu'avec les "scribes" dont nous parle l'Évangile sans ménagement. La lumière peut-être "cachée aux sages et aux habiles, et accordée aux tout petits".

Il reste que les croyants, simples musulmans sans culture qui forment la masse des communautés diverses, sont référés, sans pouvoir le dire, à une tradition, à un ensemble complexe d'attitudes, de réflexes qui nous restent tout à fait étrangers, je pense par exemple à la dévotion populaire pour la personne du Prophète. Nous n'en saisissons quelque chose, nous ne réussissons à sentir avec eux, qu'en acceptant de franchir le seuil et de pénétrer résolument dans leur culture. Quelques-uns seulement parmi nous s'engageront dans cet effort exigeant. Si ce pouvait être des chrétiens africains et mieux, quelques prêtres voltaïques ! Ils ont en commun avec les musulmans, jusqu'à un certain point, la culture africaine. Elle ne suffit pas (c'est montré par l'expérience en ces années-ci) à rendre intelligible le monde musulman voltaïque. Il y faut une culture proprement musulmane, par le moyen de la langue arabe classique. C'est jusque-là que la démarche d'approche doit être faite pour que le dialogue confiant puisse s'ouvrir entre croyants qui, à ce prix, pourront se parler comme des frères.

J. LANFRY



S. M. A. Comprendre
20, rue du Printemps
PARIS
C. C. P. : 15 263 74